

# Pourquoi les héros nationaux sont-ils souvent des vaincus ?

Jean-Pierre Albert

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Albert. Pourquoi les héros nationaux sont-ils souvent des vaincus ? . Patrick Cabanel; Pierre Laborie. Penser la défaite , Privat, 2002. <hal-01653216>

**HAL Id: hal-01653216**

**<https://hal-univ-tlse2.archives-ouvertes.fr/hal-01653216>**

Submitted on 1 Dec 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Pierre ALBERT, EHESS, Centre d'anthropologie, Toulouse.

## **Pourquoi les héros nationaux sont-ils souvent des vaincus ?**

Si les panthéons de héros nationaux comptent des triomphateurs et des fondateurs d'Etats bien à même d'exalter la gloire d'un pays, on y rencontre aussi un nombre important de vaincus ou de martyrs. Dans certains cas, il est vrai, les héros malheureux trouvèrent la mort au cours d'une guerre victorieuse, mais il convient encore de se demander pourquoi ces morts glorieux sont souvent préférés aux artisans de la victoire. Bien entendu, en paraphrasant un mot célèbre, on peut dire que perdre une bataille, ce n'est pas perdre la guerre. La notion de défaite joue à des échelles différentes, au point qu'un même événement est susceptible d'être requalifié en fonction du contexte dans lequel on choisit de le penser. Ainsi l'échec ponctuel qui conduit un héros à la mort peut, selon les cas, apparaître comme un sacrifice nécessaire à la victoire finale ou un baroud d'honneur sans retombées immédiates. L'important reste que, dans les deux hypothèses, sa mort est créditée d'un sens positif. La construction des héros me semble donc un élément crucial des réélaborations partisans à l'issue desquelles les plus grandes défaites manifestent encore la dignité inaliénable des vaincus. Je proposerai ici quelques tentatives d'explication de ce phénomène en situant précisément le débat autour de la question des héros nationaux : une notion dont il convient, en premier lieu, de préciser la signification exacte.

### **1. Les nations et leurs héros**

Ma réflexion suppose acquis les résultats des études historiques et anthropologiques<sup>1</sup> qui, malgré quelques divergences, s'accordent au moins sur la chronologie : l'émergence de l'idée actuelle de nation ne remonterait pas au-delà du XVIIIe siècle, les protonationalismes antérieurs s'en distinguant surtout par la manière de construire la "communauté imaginée" de la nation. La principale nouveauté des définitions modernes réside dans l'hypothèse que l'existence des nations est logiquement antérieure à celle des systèmes politiques définissant les Etats et leurs limites territoriales<sup>2</sup>. Ce principe est en harmonie avec la conception politique de la nation (ou du "peuple") à l'oeuvre dans les théories classiques du droit naturel : si "le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la Nation", il faut supposer que l'existence d'une communauté de citoyens est une donnée première ou, plus exactement,

---

<sup>1</sup> En particulier, E. GELLNER, *Nations et nationalismes*, Paris, Payot, 1989 ; B. ANDERSON, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La découverte, 1996 ; E. HOBSBAWM, *Nations et nationalismes depuis 1780*, Paris, Gallimard, 1990.

<sup>2</sup> Même si ce type de définition apparaît, en France en particulier, dès le XVIe s., il semble qu'il ne prenne toute son importance politique que dans la seconde moitié du XVIIIe s.

qu'il y a autant de communautés de ce type empiriquement constituées que d'Etats potentiellement légitimes. Les théoriciens du contrat social ont toujours admis, de façon implicite ou explicite, cette pluralité initiale sans lui donner un fondement de droit (sinon, parfois, indirectement à travers le refus de tout "droit de conquête"). Cela veut dire, en fin de compte, que le principe qui deviendra celui du "droit des peuples à disposer d'eux-mêmes" est posé en l'absence de toute définition de ce qu'est un peuple : cette question de définition (en vérité insoluble) est renvoyée du côté des historiens et des anthropologues - avec toutes les conséquences fâcheuses que peut avoir ce "cahier de charges" lorsqu'on prétend y satisfaire avec des théories raciologiques ou même simplement essentialistes des nations.

La figure du héros national doit beaucoup à ce contexte théorique. La notion d'héroïsme, en effet, impose deux contraintes, convergentes en dépit de leur apparente contradiction :

- d'une part une différence entre rôle et identité : un héros n'accomplit pas simplement un acte lié à sa fonction, il n'est a priori pas plus qualifié qu'un autre pour jouer le rôle glorieux qui sera le sien.

- d'autre part, un écart entre vertu "héroïque" et vertu moyenne : un héros va au-delà des devoirs qui s'imposent à chacun, ou se conforme à la règle commune en des circonstances où son simple respect est devenu très risqué<sup>3</sup>.

La première contrainte est en harmonie avec la définition "horizontale" de la nation : tous les membres de la collectivité nationale ont en commun leur nationalité, et donc n'importe qui vaut comme un exemple (ou un exemplaire) de l'ensemble. On peut même, en certaines circonstances, reconnaître un "héroïsme de masse" à tout un peuple. La seconde contrainte institue une exemplarité du même ordre : le caractère exceptionnel de l'action héroïque n'est qu'apparent, celle-ci révèle en fait des potentialités qui sont celles de tous - du moins de tous les "vrais" français, allemands, etc. Dans la mesure où l'héroïsme vient d'en bas (en l'absence de toute règle imposant d'être un héros), les vertus qu'il manifeste sont en quelque sorte naturalisées, comme l'est aussi la communauté d'appartenance du héros, dans la mesure où il apporte la "preuve" que c'est en tant que français, allemand, etc. qu'il a pu faire ce qu'il a fait.

Il est bien évident que ce raisonnement est circulaire, qu'il présuppose ce qu'il s'agit de démontrer, à savoir le caractère national d'une vertu. Mais, dans la perspective d'une pédagogie de la nation, l'incarnation dans une personne des qualités supposées d'une communauté a des effets non négligeables : en se confondant avec celui de ses héros, le destin de la nation devient drame ou épopée, il gagne en narrabilité et prend un tour émotionnel.

Les figures modernes de l'héroïsme se différencient donc par leur caractère démocratique (ou populaire) de ce que l'on pourrait appeler "l'héroïsme d'état" reconnu, par exemple, aux souverains d'Ancien Régime. Et cela a également des effets sur la redéfinition des héros empruntés à des temps bien antérieurs à ceux de l'émergence des nations modernes.

---

<sup>3</sup> Pour un exposé plus développé de ce modèle, voir J.-P. ALBERT, "Du martyr à la star. Les métamorphoses des héros nationaux", dans *La fabrique des héros*, ss.la dir. de P. CENTLIVRES, D. FABRE, F. ZONABEND, Paris, Eds. de la MSH, 1998, pp. 9-32.

Vercingétorix n'est pas un héros parce qu'il est un chef ou un prince, mais parce qu'il est gaulois - c'est à dire français... Dans un livre de morale pour les écoles primaires édité en 1947<sup>4</sup>, il est même défini comme "le premier héros de la Résistance française" (qualité qu'il partage avec le Grand Ferré et le général de Gaulle "chef", quant à lui, de la Résistance) !

Or Vercingétorix est un vaincu. Je voudrais montrer maintenant en quoi une défaite, loin de nuire à la valeur exemplaire du héros, consacre à la fois son identité héroïque et la portée "nationale" de ses actes.

## **2. Les bénéfiques de la défaite**

Le nationalisme tel que le définit E. Gellner - "un principe qui exige que l'unité politique et l'unité nationale se recouvrent" - suppose, on l'a dit, l'existence des nations comme communautés prépolitiques même si, dans les faits, la présence effective à un moment donné du temps de groupes satisfaisant aux critères habituels d'identification des nations (unité linguistique, culture commune etc.) doit beaucoup, sinon tout, à l'existence préalable d'institutions politiques. Une propagande nationaliste a par conséquent tout intérêt à transformer l'antériorité logique de la nation par rapport à l'Etat national en une antériorité chronologique. En règle générale, cela revient à antidater, parfois contre toute vraisemblance historique, l'émergence des sentiments nationaux, ou encore à les prêter à des "ancêtres" choisis en fonction de critères d'opportunité (c'est ainsi que les Gaulois sont devenus au XIXe siècle nos ancêtres, en concurrence avec les Francs rendus suspects, quant à eux, en raison de leur origine germanique).

Il faut noter, en second lieu, qu'une identité, personnelle ou collective, ne se pose jamais aussi bien qu'en s'opposant. Aussi, à l'échelle des nations, les guerres extérieures sont-elles des moments privilégiés de "reconnaissance" d'une affirmation de la collectivité dont la nation actuelle se proclame l'héritière. La notion de "guerre extérieure", par opposition à celles de "guerre civile" ou de "guerre féodale", a de bonnes chances d'être elle aussi une reconstruction, ou une présentation très partielle des faits. Les situations de résistance à un envahisseur clairement "étranger" (entendons : originaire d'un territoire extérieur à l'espace national actuel) se prêtent cependant assez bien à la stylisation souhaitée de l'affrontement. Or un conflit guerrier peut avoir deux issues, la victoire ou la défaite. A priori, une victoire se prête mieux qu'une défaite à exalter un sentiment national et, dans les faits, il est souhaitable qu'un héros vaincu ait d'abord connu la victoire : c'est le cas avec Vercingétorix ou Jeanne d'Arc. Mais la défaite a elle aussi des potentialités non négligeables. Pour le montrer, je poserai deux questions :

- 1. Quels sont les présupposés de l'utilisation des notions de victoire et de défaite nationales pour qualifier des événements militaires antérieurs à l'émergence des Etats nationaux modernes ?

---

<sup>4</sup> A. SOUCHÉ, *Les nouvelles leçons de morale au cours préparatoire et au cours élémentaire*, Paris, Nathan, 1947.

- 2. Quelles sont les propriétés d'une "défaite" qui la rendent aussi apte qu'une "victoire", sinon plus, à certifier l'existence et la continuité d'une communauté nationale ?

1. Il est bien évident que les notions de victoire et de défaite dépendent du camp dans lequel on se situe : Waterloo est une défaite française et une victoire anglaise. Mais peut-on dire qu'Alésia est une défaite gauloise - a fortiori : une défaite française ? La première formulation suppose que la Gaule existe déjà comme entité politique homogène. La seconde suppose en outre que la France soit l'héritière de la Gaule. Ces deux propositions, et d'autres semblables, résistent très mal à la critique, mais ce qui fait leur force, c'est qu'elles sont impliquées à l'état pratique dans l'enseignement de l'histoire mis en place par les Etats nationaux : il suffit qu'un livre - par exemple le "petit Lavisse", intitulé *Histoire de France* s'ouvre sur un chapitre consacré aux Gaulois pour que ceux-ci entrent dans une continuité imaginée avec le présent.

Ainsi, le simple fait de parler de victoire ou de défaite pour qualifier un événement militaire du passé suffit presque à accomplir la pétition de principe mentionnée plus haut : il a fallu pour cela choisir son camp, opération d'autant plus artificielle que les protagonistes du conflit sont moins identifiables en termes nationaux. En d'autres termes, les effets purement "techniques" d'une bataille - rendre identifiables un vainqueur et un vaincu - sont exploités dans une perspective essentialiste : Alésia "prouve" que la Gaule a existé comme entité politique et, si l'on en parle encore comme d'une défaite, c'est parce qu'il a existé des hommes, jusqu'à nos jours, pour assumer l'héritage des vaincus.

2. Ce qui précède n'est pas sans analogie avec le cogito cartésien : la guerre permet de le transposer en un "je combats, donc je suis". Or une victoire peut conforter un pouvoir politique ou même représenter une étape décisive son institution. La célébrer comme une victoire "nationale" revient alors à reconnaître en même temps l'existence d'une nation et un pouvoir institué, dont il est parfois possible de suivre la descendance ou l'implantation territoriale jusqu'au présent.

Ce cas de figure est intéressant, dans une perspective nationaliste, si le "toit politique" souhaité pour la nation peut être présenté sans difficulté comme l'héritier d'une forme étatique antérieure. Il n'en va pas de même lorsque les frontières supposées de la nation ne coïncident pas avec une entité politique historiquement donnée - par exemple lorsqu'une revendication nationale se fait jour au sein d'une structure de type impérial (ou colonial). Dans ce cas, une défaite passée semble tout particulièrement apte à jouer un rôle fondateur : en vertu du "cogito" mentionné plus haut, elle certifie l'existence passée du vaincu et le revers subi explique en outre que la nation vaincue ait pu être privée de "toit politique" pour un temps parfois très long. En somme, en posant à la fois l'existence d'une nation et l'échec de son expression politique autonome, une défaite illustre de façon très pédagogique l'hypothèse de

base des revendications nationalistes modernes : l'antériorité logique et chronologique de la nation par rapport à l'Etat.

Il faudrait maintenant rechercher dans l'histoire des illustrations de ce schéma, posé jusqu'ici a priori. La fameuse bataille du Kosovo, défaite fondatrice de la Serbie, me semble en être un exemple presque idéal. De même, l'idée de reconquête, telle qu'elle a été utilisée en Espagne, joue un rôle similaire : le rappel d'une défaite antérieure suffit à justifier le projet de réinstaurer un pouvoir (en vérité tout à fait nouveau) sur une terre où il est, a priori, supposé légitime<sup>5</sup>.

Pour revenir à la question des héros nationaux, il est facile de voir comment leur défaite, dans les conditions qui viennent d'être décrites, ne nuit en aucune façon à leur grandeur : leur combat incarnait la nation, et cela suffit à justifier leur exemplarité et l'éternelle actualité de leur geste. Je voudrais, pour conclure, examiner plus précisément en quoi leur souffrance ou leur mort héroïque conforte, d'une autre manière encore, la cause de la nation.

### **3. La nation comme valeur**

Les Etats et leurs souverains du passé ont, en règle générale, fondé leur légitimité sur une dimension transcendante et sacrale. C'est précisément ce qui fait défaut, au moins en apparence, aux systèmes politiques qui se réclament d'une théorie du contrat social et de la souveraineté populaire. Or il semble bien que l'idée de nation assume la fonction de principe transcendant destiné à fonder la légitimité de l'Etat moderne. Cela suppose que le discours tenu sur elle permette de lui reconnaître des propriétés incommensurables avec la relativité des choses de ce monde. On a souvent noté, par exemple, qu'elle peut être créditée d'une immortalité, ou du moins d'une longévité qui contraste avec la caducité de ses composants humains.

La mort du héros apporte à cet édifice un élément précieux. Martyr de la cause de la nation, il illustre sa soumission à une valeur plus haute que la vie, qui est elle-même la plus haute des valeurs au plan des choses terrestres. Cela revient à faire de la nation un principe transcendant, une valeur méritant qu'on lui sacrifie tout. On peut d'ailleurs constater que, lorsque les héros honorés n'ont pas connu une fin tragique, leur légende insiste toujours sur les revers et les souffrances : il faut bien souligner tout ce qui, dans l'action entreprise, marquait le dépassement des intérêts particuliers et le dévouement à la cause commune.

Ce mécanisme vaut pour tous les martyrs, au point que la plus mauvaise cause retire quelque grandeur d'en avoir suscité. Mais le processus de légitimation est, évidemment, beaucoup plus efficace lorsqu'une communauté se veut l'héritière des valeurs pour lesquelles le sacrifice suprême a été accompli. Tel est précisément le cas avec les héros nationaux, dont la reconnaissance n'a de sens que par rapport à la continuité supposée de la nation. En même

---

<sup>5</sup> Il faut d'ailleurs noter que, dans le Pays Valencien, de plus en plus de gens revendiquent les *moros* (ou les morisques) comme leurs véritables ancêtres et contestent du même coup la notion de reconquête, proposant de lui substituer celle de conquête.

temps, le sang versé crée une dette, il invite à poursuivre un dessein en dehors duquel les sacrifices passés deviendraient inutiles. En prolongeant leur combat, il s'agit moins de venger les morts que de les justifier. Et cela ne concerne pas seulement les héros les plus prestigieux : tous les morts vaincus, ancêtres anonymes ou proches ascendants, demandent aux vivants de n'être pas morts pour rien. C'est dire que, si une défaite n'a rien d'exemplaire en elle-même, elle est bien à même de fonder un héritage et de susciter des vocations héroïques.

De plusieurs manières, donc, on a vu que la défaite permettait, mieux peut-être que la victoire, de constituer une communauté imaginaire. Les mécanismes que j'ai tenté de mettre au jour sont, pour certains, assez généraux pour avoir pu exister dans des sociétés très diverses. Le contexte des nations modernes me semble toutefois particulièrement apte à développer des figures de héros dont l'échec, s'il ne peut immédiatement être converti en victoire, trouve un sens positif à l'échelle d'une histoire réinventée de la nation. On comprend aussi que le culte des "grands morts" et, plus particulièrement, des martyrs, représente la forme de culte civique qui a rencontré le plus grand écho populaire dans les Etats contemporains. La tendance générale à sacraliser les morts se met ainsi au service de la cause célébrée et consacre sa transcendance.